

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 10

Artikel: La robe à la mode
Autor: C.S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA ROBE A LA MODE

— Mon ami, ferme cette porte, j'ai froid dans le dos...
 — Froid ?
 — Oui, ne t'en déplaie...
 — Il y a dix-neuf degrés ici... tu as une robe de laine, un tricot par dessus et tu as froid...
 — Cela arrive...
 — Et tu n'a pas trente ans !
 — J'ai horreur des courants d'air, de ces coulis traîtres qui donnent le frisson...
 — Bon... la porte est fermée... Note qu'elle donne dans une pièce chauffée aussi... mais ne discutons pas... moi j'étouffe...
 — Que tu es contrariant...
 Cette discussion est interrompue par la venue de la couturière qui vient essayer la robe de soirée de Madame.
 — Ah ! c'est bien, Augustine... faites entrer dans mon cabinet de toilette. Je viens tout de suite...
 Madame a un visage radieux. Une robe nouvelle est toujours quelque chose d'amusant, et bien que l'on ait élaboré longuement telle ou telle façon, il y a toujours un peu d'imprévu.
 Madame essaye. La robe l'enchanté.
 Elle est satisfaite et appelle son mari.
 — Ma robe te plaît-elle ?
 Monsieur se pique d'être connaisseur et il examine sa femme de face.
 Il décréte :
 — Le décolleté ne me paraît guère échancré...
 — C'est la mode...
 — Tant mieux... au moins, tu n'auras pas froid... tourne, afin que je voie le dos...
 Madame vire lentement.
 Monsieur hurle :
 — Seigneur !
 — Quoi ?
 — On a oublié l'étoffe du dos !
 — L'étoffe du dos... que veux-tu dire ?
 — Tu es nue jusqu'à la ceinture...
 — Eh ! bien ?
 — Ce n'est donc pas un oubli ?
 — Mais non, voyons... c'est la mode... on n'est plus décolletée devant, mais derrière, tu ne le savais pas encore ?
 — C'est idiot.
 — C'est une convention... l'essentiel est que l'on montre un peu d'épiderme pour faire « habillé ».
 — Habillé !... mais tu vas geler.
 — Pas du tout...
 — Tu te plainais d'une porte ouverte...
 — Naturellement quand on est assise en train de lire, on a froid...
 — Oui, même avec un bon châle, mais quand on va au bal en torse nu, on a chaud ! Quelle énigme !
 — Les hommes ne peuvent rien comprendre...
 C. S.

longues que le clocher de Cerniat. Hihan ! An-dré, hihan !... Tu pourras braire avec ta Bohémienne, dont la mère chantait pieds nus le long des chemins...

A ce caquet de pie-grièche se joignit bientôt la grosse voix de Jérémie Fifinazoé, le garde-champêtre de la commune.

En tombant chez nous, la splendide étrangère aux yeux étonnés n'avait aucune idée de notre vie étriquée, compassée en heures et minutes, barrée en tous sens de devoirs rigides comme des arrêts. Elle ne distinguait pas le tien du mien ; elle ignorait le sacro-saint cadastre ; elle fut dix fois délinquante avec sérénité. Certes, sa prodigieuse oreille n'était point ignorante de la norme et de la mesure, et sa voix sonore observait d'instinct les lois de l'harmonie. Mais, en dehors du rythme, plus rien : caprices de follette, déconcertante mobilité d'oiseau. Mlle Véronique la sermonnait : elle rentrait la tête dans les épaules, promettait tout ce qu'on voulait ; l'orage passé, les yeux bleus souriaient, oubliés comme un lac à la première embellie. Une fleur qui brille, un fruit qui se dore, était pour elle une invitation à la joie, où elle courait toujours. Je me désolais de la voir sauter à cloche-pied par-dessus toutes les bornes. « Viens, suis-moi, » me disait-elle en souriant. Et moi, attaché là, à la pierre cadastre, par la religieuse terreur du garde et de la fessée, je m'arrachais les cheveux de dépit et de convoitise rentrée. Je lui avais appris à lire et ne parvenais pas à lui faire déchiffrer ce petit mot : BAN imprimé, avec menace d'amende, sur des écritaux qui défendaient de passer. Ce qui, pour moi, était le pré doux de mon oncle, le greffier Pleaux, que limitait le champ de la veuve Chaubrenique, qui jouxtait lui-même la propriété indivise de l'hoirie Gatabin, n'était pour elle que semis de coquelicots, grande nappe de pâquerettes, bref, l'immense table que les mois changeants installent pour les pauvres comme pour les riches, oiseaux, chemineaux, bêtes des champs, maraudeurs, et même propriétaires. Que de fois, en cette première année où l'on nous vit toujours ensemble, après s'être servie à même, sous l'œil de tous, au garde-manger de tous, au garde-manger du bon Dieu, est-elle venue à moi, les mains fleurant les fruits mûrs ou fleuries de grands lis qui lui parfumaient l'épaule ! Avec un sourire, elle partageait entre nous deux son bouquet, sa cueillette, sa gerbe ; elle me donnait même plus qu'elle n'avait pris, tant elle y mettait de bonne grâce !

J'acceptais, mais je grondais encore ; j'avais la bouche pleine, mais je gardais un front sévère ; et, tout en savourant le fruit dérobé, moi qui dédaignais les nôtres, je lui disais en phrases de catéchisme que le bon Dieu la punirait.

Quelques fleurs, deux ou trois framboises juteuses, où ses doigts blancs, allongés en contrebande à travers quelque grille, devinrent roses, roses à les manger de baisers, tel fut à l'ordinaire le corps du délit. Mes camarades en faisaient bien d'autres, et les Quenoupe étaient les plus grandes voleuses du pays ; mais ils savaient envelopper leurs larcins d'un voile d'honnête pudeur ; ils avaient la délicatesse d'éviter le scandale. Comme le déplorait le bon Jérémie, le jour où il nous ramena par les oreilles Madeline toute en larmes, elle, la friponne, y allait sans vergogne.

Pour comble de malheur, les chimères et coquecigrues qui formaient le plus clair de la fortune de Madeline, envolées à grand bruit de ses mains généreuses, s'étaient répandues dans tout le village. Les parents, scandalisés, surprénant entre les doigts de leurs enfants des images biscornues qui se glissaient en contrebande jusque dans leur catéchisme. Des nez pointus se chaussèrent de lunettes, des sourcils hérissés se penchèrent sur des scènes scandaleusement idylliques, où pleuvaient des baisers à lèvres que veux-tu, et sur de suspectes mythologies ou

des guirlandes de petits amours voltigeaient en montrant leur rose derrière. Qu'est-ce que cela voulait dire ? On s'interrogea du regard ; on hocha la tête ; enfin, quoi ! on se méfiait. Dans un village dont les maisons se serrent en troupeau autour du clocher qui veille, on n'avait jamais vu tant de diableries. De vieilles personnes s'en virent au régent, avec de grands gestes : l'homme de fer les renvoya à mon père.

— Adressez-vous à Monsieur le Président de la Commission scolaire, Mesdames ; moi, je suis désarmé. Il m'a défendu de punir cette paroissienne-là.

Il y eut mille commérages, les jours de soleil, autour des fontaines publiques où les villageoises du Pays de Vaud vont laver leurs légumes ou faire la lessive. Les coups de langue faisaient plus de bruit que les battoirs. On tremblait pour « ces pauvres chéris », condamnés à s'asseoir sur le même banc que cette peste. Une enfant vicieuse, oh ! pour sûr, qui finirait comme sa mère sur un fumier.

— Ou par la prison ! corrigea une voix très douce.

Bref, ce fut un scandale. Mon père eut plus de mal à tirer de là notre pauvre Madeline qu'à remettre en équilibre le budget ruineux de la commune, qu'on venait de lui confier. Quant à Mlle Véronique, elle en fit presque une maladie. Une Dardel accusée d'être une voleuse !... Et ce furent des homélies arrosées de larmes, closes par de farouches embrassades.

— N'est-ce pas, ma chérie, tu ne recommenceras plus ?

— Non, ma tante...

— Récite-moi encore une fois le huitième commandement.

— Tu ne déroberas point.

— Qu'est-ce que cela veut dire, dérober ?... Pourquoi ne faut-il pas dérober ?

Et ainsi de suite... La petite s'ennuyait prodigieusement.

— Je veux m'en aller... me soufflait-elle à chaque minute.

Certes, mon père eût été beaucoup plus sévère si la candeur de Madeline ne l'eût désarmé malgré lui. Après chacune de ses fautes, elle le regardait avec des yeux si purs, il la regardait avec des yeux si paternels, qu'il lui aurait demandé pardon de la gronder ! Et puis, elle était malheureuse : l'hostilité sourde ou déclarée de tout un village nous la rendit mille fois plus chère. Nous nous serrâmes autour d'elle pour la protéger. Mon père la défendit avec chaleur en pleine commission scolaire ; Mlle Véronique, qui secourait de ses deniers les misérables Quenoupe et soignait la mère, atteinte d'une maladie incurable, alla faire chez elles une scène terrible et secoua Juliane à lui ôter l'envie de recommencer. Tandis qu'elle portait la flamme de guerre au cœur même de l'ennemi, tandis que mon père couvrait de sa grande main la pauvre orpheline, je rentrai, moi, plus d'une fois à la maison avec les yeux pochés et les habits en loques pour m'être jeté devant Madeline, dont mes grossiers camarades, excités par leurs parents, avaient fait leur souffredouleur.

(A suivre.) Samuel Cornut.



LA CHANSON DE MADELINE

— Cette créature-là, disait Juliane à ses sœurs en désignant Madeline, nous est tombée on ne sait d'où.
 Je me retournais à demi, sans cesser de courir :
 — Madeline ne couche pas sur le foin comme vous...
 Malheur ! à moi la douche !
 — Eh ! va donc, grand benêt qu'on voit toujours coiffé de sa petite folle ! Depuis qu'elle est ta bonne amie, tu es toujours dans la lune ; tu n'es plus que le Saint-Paresseux de la classe. On va te mettre le bonnet d'âne. Oh ! comme il a déjà les oreilles longues ! Voyez, ça pousse, ça pousse, ça pousse... Elles seront bientôt aussi

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne
 Tél. 34.366
 Achat — Vente — Echange
 Envois à choix à collectionneurs.
 Albums.
 Catalogues, Fournitures philatéliques.

A méditer
 Quand on a le cœur sombre et morne,
 On vous prescrit l'Aigle et l'Yvorne,
 Mais si l'estomac est aux arrêts
 Buvez l'apéritif sain „ DIABLERETS ”
 Pour la rédaction : J. Bron, édit.
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.